



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[M - O]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

MÉA

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60973](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60973)

avoit hérité de son génie. On rapporte qu'il travailloit avec tant de sécurité pendant le sac de Rome, en 1527, que les soldats Espagnols qui entrèrent chez lui, en furent frappés. Les premiers se contenterent de quelques dessins; les suivans enleverent tout ce qu'il avoit. Protogene se trouva à Rhodes dans des circonstances pareilles; mais il fut plus heureux. Le Parmesan a fait beaucoup d'ouvrages à Rome, à Bologne, & à Parme sa patrie. Son talent à jouer du luth, & son amour pour la musique, le détournent souvent de son travail; mais son goût dominant étoit pour l'alchymie, qui le rendit misérable toute sa vie. La manière du Parmesan est gracieuse; ses figures sont légères & charmantes, ses attitudes bien contrastées; rien de plus agréable que ses airs de tête. Ses draperies sont d'une légèreté admirable; son pinceau est flou & séduisant. Il a réussi principalement dans les vierges & dans les enfans, & a parfaitement touché le paysage. Le Parmesan a gravé à l'eau-forte & au clair-obscur. On a aussi beaucoup gravé d'après ce maître.

MÉAD, (Richard) né en 1673, à Stephey, village près de Londres, d'une famille distinguée, fit ses humanités à Utrecht sous le célèbre Grævius, & de là se rendit à Leyde, où il étudia en médecine. Il voyagea ensuite en Italie, & prit le bonnet de docteur à Padoue. De retour dans sa patrie en 1696, il exerça le grand art de guérir, avec un succès qui décida de sa réputation. Il joignit à la théorie, la pratique la

plus brillante, la plus étendue & la plus heureuse. La société royale de Londres lui accorda une place parmi ses membres, le college des médecins se l'associa, & l'université d'Oxford confirma le diplôme de celle de Padoue. Nommé médecin de Georges II en 1727, il fut l'Esculape de la cour & de la ville. On assure que sa profession lui rapportoit par an près de cent mille livres, monnoie de France; sa table étoit servie avec la magnificence d'un financier. Ce médecin mourut en 1754, à 81 ans. Tout le monde connoît ce qu'il fit pour son confrere Freind, renfermé dans la tour de Londres. Le premier ministre étant tombé malade, Méad ne voulut lui ordonner aucun remède que Freind ne fût sorti de la tour; & son refus obstiné procura l'élargissement du prisonnier. Des auteurs inconsidérés ont fait de grands éloges de cette action, mais elle ne les mérite pas. L'erreur où conduit un excès d'amitié, demande grâce à tous les cœurs sensibles; mais elle n'obtient pas le suffrage de la raison qui seule a droit de dispenser les louanges, parce qu'elle peut seule apprécier les mérites. « Je vous blâme (dit un écrivain bien sage, en adressant la parole à ce médecin célèbre) « d'avoir violenté les » opérations du ministère, qui » devoient pour le moins être » aussi libres que votre ami » Freind. Il falloit demander » qu'on le jugeât, qu'on lui fit » justice; mais il ne falloit pas » demander qu'innocent ou » coupable, il fût rendu à la » société & à ses fonctions. » Ainsi pense tout homme qui

» aime l'ordre, & qui ne dé-
 » teste pas moins l'arbitraire
 » dans l'obéissance que dans le
 » commandement, dans les
 » sujets que dans les monar-
 » ques. Peut-être que les loix
 » s'opposoient à la détention
 » de votre ami, mais elles s'op-
 » posoient encore davantage à
 » la maniere dont vous procu-
 » râtes son élargissement : s'il
 » eût mérité de perdre la tête,
 » il n'en étoit pas moins élargi.
 » Vous aviez abusé de votre
 » talent & de la foiblesse d'un
 » homme mourant, pour re-
 » mettre dans la société un
 » monstre ou un brouillon ».
 Ses principaux ouvrages sont :
 I. *Essai sur les Poisons*, 1702,
 en anglois ; traduit en latin par
 Josué Nelson, Leyde, 1737,
 in-8°. Un pareil livre ne pou-
 voit être composé que d'après
 grand nombre d'expériences ;
 Méad en fit plusieurs sur les
 viperes, qui lui servirent beau-
 coup pour cet ouvrage. II. *Con-
 seils & Préceptes de Médecine*,
 en latin, Londres, 1751, in-8°.
 C'est sa dernière production.
 On y trouve deux *Traités* : l'un,
de la Folie ; & l'autre *des Ma-
 ladies dont il est parlé dans la
 Bible*. Dans ce dernier il pré-
 tend que les démoniaques dont
 il est parlé dans l'Évangile,
 n'ont eu que des maladies pu-
 rement naturelles. L'erreur qui
 regne dans toute cette diatribe,
 dérive du désordre par lequel
 on confond la possibilité avec
 le fait. Sur ce que telle maladie
 peut avoir une cause naturelle,
 Méad décide que dans aucun
 cas elle ne peut être l'effet d'un
 agent invisible : comme si les
 démons ne pouvoient pas pro-
 duire les mêmes effets que des

causes physiques ; comme si pou-
 vant remuer des corps entiers,
 ainsi que l'observe Bossuet, ils
 ne pouvoient agiter quelques
 fibres dans le corps humain. Ce
 qu'il y a de plus singulier, c'est
 que l'auteur fait profession de
 croire à l'Évangile ; or, l'Évan-
 gile nous dit expressément que
 telle maladie étoit l'opération
 de l'esprit malin. Peu importe
 que le même mal puisse être
 naturel, si la vérité divine nous
 assure que dans tel cas il ne
 l'étoit pas. Le langage insidieux
 & faux que Méad attribue à
 J. C. & aux Apôtres, dans une
 matière aussi grave, est une
 imputation sacrilège & absurde
 que tout bon Chrétien trouvera
 suffisamment réfutée par la seule
 idée de la chose. Méad en com-
 battant le pouvoir du démon,
 n'a pas même saisi l'état de la
 question. *L'on ne se persuadera
 jamais*, dit-il, *que Dieu ait
 accordé aux diables le pouvoir de
 tourmenter les hommes à leur gré*.
 Eh, qui a jamais pensé que les
 diables tourmentoient les hommes
 à leur gré ? Ils tourmentent au-
 tant que Dieu le leur permet,
 & l'étendue de cette permission
 a d'autres regles que leur gré.
 On a démontré les erreurs de
 Méad sur cette matière, dans
 un ouvrage imprimé à Lon-
 dres en 1775, intitulé : *A
 Dissertation of the demoniacs*
 (voyez le BRUN, DELRIO,
 HAEN, Scipion MAFFÉE, SPÉ).
 III. *Des Opuscules*, Paris,
 1757, 2 vol. in-8°. La *Des-
 cription* de son Cabinet a été im-
 primée à Londres, 1755, in-8°.
 MEAN, (Charles de) sei-
 gneur d'Atrin, né à Liege en
 1604, & mort en 1674, le dis-
 tingua dans divers emplois ho-

norables, par son zele pour le bien public & ses lumieres dans l'administration des affaires. Dans le tems que les nouvelles sectes infectoient les provinces voisines, il signala son attachement à la Religion Catholique par les mesures les plus propres à fermer l'entrée de l'hérésie dans sa patrie. Ses vastes connoissances dans les matieres de droit, le font considérer comme un des plus grands jurisconsultés de l'Europe. Quoique dans son grand ouvrage intitulé: *Observationes & res iudicatae ad Jus Civile Leodiensium, Romanorum, aliarumque gentium*, il semble avoir eu particulièrement en vue l'utilité de ses compatriotes, les savans étrangers en font grand cas; on y trouve effectivement des vues sûres & vastes sur la jurisprudence de diverses nations. Des différentes éditions qu'on en a faites, la meilleure est celle de Liege, 1740, 8 vol. in-folio, qui se relie en 4, avec des notes savantes de Louvrex (voyez ce mot) & une table des matieres très-étendue.

MECARINO, voyez BECCAFUMI.

MECENE, (*C. Clinius Mecenas*) Romain célèbre par la faveur dont il jouit sous Auguste, & la protection qu'il accorda aux lettres, ne voulut jamais monter plus haut qu'au rang de chevalier, dans lequel il étoit né: il étoit regardé comme la gloire de cet ordre, & Horace l'appelle avec raison *Mecenas equitum decus*. Ce fut lui qui conseilla à Auguste de conserver le trône impérial, de peur qu'il ne fût le dernier des Romains, s'il ces-

soit d'être le premier ». Il ajouta à cet avis quelques maximes auxquelles Auguste dut ce qu'il a fait de bon & d'utile pendant son regne. « Une conduite vertueuse, lui dit-il, sera pour vous une garde plus sûre que celle des légions... La meilleure regle en matiere de gouvernement, est d'acquérir l'amitié du peuple, & de faire pour ses sujets ce qu'un prince voudroit qu'on fit pour lui, s'il devoit obéir, au-lieu de commander... Evitez les noms de monarque ou de roi, & contentez-vous de celui de César, en y ajoutant le titre d'empereur (*Imperator*, nom qu'on donnoit aux généraux d'armées) ou quelqu'autre, propre à concilier à la fois le respect & l'amour »...

Mecene prit tant d'empire sur l'esprit d'Auguste par sa prudence, qu'il lui reprochoit durement ses fautes, sans qu'il s'en offensât. Un jour Mecene passant par la place publique, vit l'empereur jugeant des criminels avec un air colere; il lui jeta ses tablettes, sur lesquelles il avoit écrit ces mots: *Sors de là, bourreau, & te retire!* Auguste prit en bonne part cette remontrance, quoique dure, & descendit aussitôt de son tribunal. Dans la suite, ce prince s'étant engagé après la mort de Mecene dans de fausses démarches: *O Mecene*, s'écria-t-il dans l'amertume de sa douleur, *si tu avois été encore en vie, je n'aurois pas aujourd'hui sujet de me repentir.* Lorsque cet empereur étoit indisposé, il logeoit dans la maison de son favori, qui fut